

LE ZIG-ZAG

JOURNAL HEBDOMADAIRE
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, FANTASISTE ET HUMORISTIQUE

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

Paraissant tous les Dimanches

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

RÉDACTEUR EN CHEF :

AYME DELYON

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

95, RUE MOLIERE. 95

ABONNEMENTS :

Toute la France : Un an, 8 fr. 50 ; — 6 mois, 5 fr. ; — Trois mois, 3 fr.

Etranger le port en sus. — Envoyer montant de l'abonnement en mandat ou timbres-poste.

Les Annonces se traitent de gré à gré

ADMINISTRATEUR : ERUAL

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

M. J.-J. GOUDET, fabricant d'enseignes, 9, rue Constantine reçoit nos correspondances.

SOMMAIRE

Abd-el-Kader, Erual. — Zigs-Zags d'un Touriste. — Fête de l'Union Lyrique, Erual. — Soirée de Coiffures. — Le Bal des Etudiants — Union chorale, J. C. — Chimère, Novat. — La Lutte, Hippolyte Laroque. — Absence, Constance M. — La mort du poète, Siatac. — Eliane, (suite), Aymé Delyon. — Deuxième grand Concours. — Jeux d'esprit.

Voir à la 4^{me} page, l'Avis aux littérateurs et les Portraits graphologiques.

ABD-EL-KADER

Abd-el-Kader (Sidi-el-Hadjii-Oulud-Mahidin) naquit vers 1807, dans la tribu des Zacheims (territoire de Mascara). En 1832, époque où il prêcha la guerre sainte contre les Français, il attaqua Oran, que le général Boyer défendit en forçant l'Emir à la retraite; depuis 1832, c'est un des hommes dont la renommée s'est le plus étendue; le guerrier le plus souvent vaincu et le moins dompté.

Le traité de 1834, conclu avec le général Desmichels, constituait à Abd-el-Kader un vrai royaume : Mascara, capitale et le Chélif pour bornes. Un avantage contre le général Trézel doubla le prestige que le législateur habile, le génie vaste et profond sut maintenir inopiné. Le maréchal Clausel, le général Bugeaud, le duc d'Orléans avec le maréchal Vallée, à la tête de troupes disciplinées, luttèrent pendant des lustres contre des tribus demi-sauvages. La tactique française se trouvait complètement déjouée par l'étrangeté de celle des adversaires fuyant comme les Parthes, tout en lançant la mort.

Ils avaient en surplus l'avantage du sol; quoique presque toutes les tribus fussent éloignées de leurs douairs respectifs, nos troupes subirent une vraie guerre d'Espagne... Chaque buisson, chaque replis cachait un ennemi, et quel ennemi? Jaguar bondissant, étreignant sans pitié l'homme dont il arrachait la tête...

Pour comble, le traité de Tafna, 3 mai 1837, vit augmenter la puissance des Arabes, suite des conditions avantageuses subies par le brave Bugeaud. Cependant, on put croire que les escarmouches, les surprises, les razzias partielles de part et d'autres se verraient à jamais suspendues par la prise totale de la Smala du formidable Emir. Chacun sait que la Smala arabe est la réunion des tentes d'un chef puissant, où sa famille, ses trésors, ses serviteurs sont gardés par des soldats d'élite, le tout accompagné d'un chef dans tous ses mouvements. Ceux qui se rappellent l'enthousiasme que soulevèrent les fougueux chasseurs du duc d'Aumale, enlevant la célèbre Smala, en 1842, ceux-là peuvent dire quelles espérances pacifiques la France fonda sur cette épique razzia, surtout lorsqu'Abdel-Kader courut se réfugier au Maroc... Mais, pour en revenir déjà, en 1844, attaquer nos positions.

Là, Bugeaud eut sa revanche à la victoire d'Isly, qui força l'empereur du Maroc à séparer la cause de l'Emir de la sienne propre. Mais l'Emir, dans son profond génie, dans ce même prestige qui s'attachait aux pas de Napoléon, l'Emir put continuer la lutte jusqu'en 1847. Enfin, toujours comme Napoléon, Abd-el-Kader eut son Waterloo. Le Blücher fut en Afrique le général Lamoricière à qui l'Arabe demanda, en se rendant, d'être mené à Saint-Jean-d'Acre ou à Alexandrie. Cependant, des raisons de haute politique firent envoyer en France le célèbre vaincu, suivi de toute sa famille. Le fort Lamalgue le reçut.

Ce fut un événement, en France, où tout ce qui est nouveau entraîne, indépendamment de la capture inattendue d'un être devenu légendaire, à force d'être insaisissable. L'arrivée d'Abd-el-Kader fit époque. Aussi les vastes salles du fort Lamalgue ne se désemplissaient pas. Au flux de visiteurs, Abd-el-Kader n'opposait qu'une gravité de patriarche et n'omit aucune de ses prières accoutumées.

Un jour où, fatigué, il s'était endormi en récitant son chapelet, un coup assez violent à la tête le réveilla. Son jeune fils, jouant à la

paume, l'avait atteint par mégarde. L'enfant, honteux, effrayé, se cachait dans l'embrasure d'une croisée. Le père, sans rien témoigner, reprit le verset du Coran interrompu et les grains de corail roulèrent à nouveau, jusqu'au coucher du soleil, sous les doigts jaunes et osseux. Du fort Lamalgue, on emmena l'Emir au château de Pau; puis à celui d'Amboise. Napoléon III, en proclamant l'Empire, rendit l'air libre au nomade interné qui se retira à Brousse avec tous les siens. Le tremblement de terre détruisant cette ville, en 1855, put seul, cette fois, faire sortir l'Emir de sa profonde retraite.

Enfin, cet Arabe, comme tout Arabe, devait errer jusqu'au bout. Il vivait paisible, hospitalier, au centre de ses innombrables propriétés de Damas, lorsque le soulèvement populaire des musulmans, plus fanatiques encore là qu'ailleurs, le mirent de nouveau en scène. Mais, hâtons nous de constater que si toute la population chrétienne ne tomba pas sous le cimeterre ottoman, ce fut à la première heure, grâce aux courageux efforts d'Ab-el-Kader. C'est



donc à notre ancien ennemi, l'Emir tant de fois combattu, que les chrétiens de Damas durent leur conservation. Ab-el-Kader se montra toujours soldat et non bourreau. Aussi, personne en Syrie ne fut étonné que dans le rapport adressé à Napoléon III, l'Emir signala particulièrement la conduite chevaleresque d'un officier de la marine française, M. Krantz, aujourd'hui préfet maritime à Toulon, dont l'énergie et les vaillants secours mirent à couvert des milliers d'êtres voués à une mort horrible. Aujourd'hui, les noms de ces deux sauveurs, Abd-el-Kader et l'amiral Krantz, sont encore dans la bouche de leurs protégés ou de celle de leur fils.

Ce malheureux pays rentré dans l'ordre, l'Emir quitta Damas. Tous les instincts du saint de l'islamisme l'attiraient à La Mecque.

La vénération des pèlerins ne tarda pas à se partager entre le digne Emir et le tombeau du Prophète. A soixante et dix-huit ans, on voyait cet homme aussi ferme dans son burnous qu'un jeune Bédouin. Sa tête haute, très fière; le regard ou vague ou profond de son oeil noir faisait que cette figure, comme ce caractère typique, tranchaient fortement entre le Turc, le Persan et l'Africain, dont l'Emir fut environné. Abd-el-Kader doit être regardé comme l'unique de nos jours; type étrange, cherchant et vivant des aventures parce qu'il se sentait apte à les dominer... A Damas, ses richesses immenses lui donnèrent un instant l'idée de

reconstituer l'empire arabe... Son amour pour la culture l'emporta. Ce guerrier, semblable à ces Romains que leurs congénères affolés allaient, aux temps de crise, arracher à la charrue pour conduire leurs armes, ce guerrier se contenta désormais de se montrer comme le plus pratique et le plus actif agriculteur de toute la Béka; l'ancien ennemi de la France, las des guerres et de leurs horreurs inutiles, alla même jusqu'à maudire cette dernière insurrection de 1870, à Alger, qui pourtant mettait l'un de ses fils à sa tête, contre nous.

Ce fut un grand homme, un grand savant, cet héroïque défenseur de sa nation. Abd-el-Kader est mort avec la foi, l'intégrité des Judas Macchabée, et aussi leur gloire éternelle.

ERUAL.

ZIGS-ZAGS D'UN TOURISTE

Cher Directeur,

Allons, maintenant lâchez la plaine et venez respirer l'air très vif et pur des monts. Venez voir ce vieux Tyrol si cher à tant de nobles cœurs. C'est à Raveredo, c'est à Trento que vous retrouverez cette bonne neige du pays, dans laquelle nous nous vautrions avec tant de joie quand nous étions tout petits. Trento, Raveredo sont blotties au fond d'un entonnoir de hautes montagnes qui me rappellent votre Bugey, Nantua, Cordon, Tré-billet. Les routes sont couvertes d'un verglas avec un peu de poussière de neige. La rivière est prise, les arbres n'ont plus une seule feuille. Le soleil brise ses rayons sur les grands rochers, une échancrure entre deux sapins permet à un de ses rayons dorés de venir me titiller; il me tire tantôt un oeil, taquine ma plume et fait papilloter mon papier. Je m'arrête pour penser à ma mère, au pays. Je vois la ville calme, comme était notre village, des maisons sévères, des fenêtres doubles, hermétiquement fermées, pas un chat dans la rue, mais les cheminées fument : la vie est dans les maisons. Ah ! j'aperçois sur un creux de Rémolans des enfants qui glissent, ils vont bien. Bon ! en voici un qui tombe. Oh ! si j'osais, comme j'irais glisser aussi, moi. Je viens de faire une promenade dans la ville, les rues sont désertes sauf quatre ou cinq moines qui se dirigent lentement du côté de l'église ; il fait froid, un froid vif, sec, que vous bravez avec plaisir pourvu que vous marchiez un peu. Les boutiques des épiciers ont encore à l'étalage tous les bonbons du jour de l'an : dragées, papillotes, jouets d'enfants. Le charcutier a encore dans sa montre des chamois entiers, des têtes de porcs enguirlandées avec un dessin de dragées multicolores le long de la mâchoire. Des cornes en fines branches de sapin avec une couronne de lierre. La charcutière, fraîche et jolie, en tablier blanc, les bras nus, arrange son étalage ; elle est belle à croquer la mâtine et comme elle se porte bien. Quel beau sang circule sous la peau de ces montagnards robustes et fiers. Si j'étais politique, je demanderais que l'on fit la République du Tyrol.

Le Tyrol, voyez-vous, ce n'est déjà plus l'Italie et ce n'est pas encore l'Allemagne, c'est ce qu'il y a de mieux dans les deux. (A suivre.)

Le bal des Etudiants, au bénéfice des Pauvres, aura lieu samedi 16 février, au Grand-Théâtre. Orchestre, O. Métra.

Prix des places : Cavalier (pris d'avance), 10 francs, au contrôle, 15 francs; dames 5 francs; places numérotées 12 francs.

On trouve des billets d'entrée, au Théâtre et dans les principaux établissements de Lyon. Pour la location des loges, s'adresser au théâtre et au siège de la Commission du bal, rue de l'Hôtel-de-Ville, 69, au 1^{er}.

Fête de l'Union Lyrique

Dimanche, au Casino de Vaise, hôtel Jacolin, mille personnes assistaient au concert donné dans l'après-midi, sous la présidence de M. Noble, s'acquittant parfaitement des honneurs à faire, avec MM. Cordelet, Bonnard, Bompard, Tabard, etc. M. Messali, nommé sous-directeur, a bien inauguré son entrée. Quant à M. Darvière, directeur, sa réputation comme professeur et chef d'orchestre ne date point d'hier, quoiqu'il se soit tout uniment surpassé ici. M. Darvière tenait à inaugurer la direction à vie d'une société de famille, fêtant son vingt-quatrième anniversaire. Le piano d'accompagnement a été tenu par Aymé Delyon. Que dirons-nous des chanteurs amateurs ? C'est que souvent ils valent bon nombre d'artistes de scènes. Pour la teneur du programme, il a été brillamment exécuté, et nous ne saurions, sans injustice, faire de préférence pour un de ceux qui nous ont charmés,

Le Drapeau tricolore, chœur chanté par l'Union lyrique. — *Les Sapins*, par M. Boveri — *Les Rameaux*, par M. Lombard. — *Le Lilas blanc*, par M. Berthier. — *Chansonnettes comiques*, par M. Bichonnier. — *Rose, souviens-toi*, par M. Bournique, qui deviendra certainement un excellent acteur. — *Les deux Chanteurs sans place*, par MM. Messerli et Della Vedova.

Le ténor commence son chant, quand un inconnu l'interpelle du fond de la scène, dispute qui suit ; indignation, tumulte des spectateurs se prenant réellement à cette joyeuse facétie, et qui enfin se mettent à applaudir avec frénésie quand ils voient le baryton rejoindre sur la scène son compère du duo ; la querelle est dans le morceau. M. Sapia a très finement enlevé le *Baptême d'une poupée*.

L'Adieu des Hirondelles, double quatuor, par l'Union lyrique. — *La Fée aux roses*, par M. Ricœur. — *Les Cerises*, par un aimable amateur. — *La Fuite des Heures*, chœur, par l'Union lyrique.

Une tombola a été tirée à ce sujet. Nous rappelons que le titulaire de l'abonnement au *Zig-Zag* n'aura qu'à se présenter dans nos bureaux, muni de la signature de M. Marius Darvière, ou de la griffe de l'Union lyrique, pour recevoir le reçu d'abonnement d'un an et les numéros du journal, à partir du 24 décembre 1883 jusqu'au 24 décembre 1884.

Après une loterie où figuraient de très beaux lots, un banquet suivi d'un bal, tous deux très joyeux, ont clos la séance dans ce confortable hôtel Jacolin.

ERUAL.

Soirée de coiffures

Cette fête a été organisée par le Syndicat des patrons et des ouvriers. Tous nos compliments aux organisateurs qui ont su rendre cette fête des plus intéressantes ; beaucoup de jeunes et ravissantes femmes, mises avec un goût exquis, coiffées pour la plupart d'une façon merveilleuse.

Le concours a été exécuté pendant un agréable concert.

Les Trompes de chasses lyonnaises, la *Saint-Hubert*, sous l'habile direction de M. Ch. Dorbon, ont fait merveille, selon leur habitude. Deux œuvres de M. Dorbon, la *Tilloy* et les *Cuirassiers*, ont été chaleureusement applaudies.

L'Echo des Brotteaux a joué avec beaucoup d'ensemble divers pas-redoublés, que M. Bellardon, un excellent violoniste, a accompagné avec beaucoup de goût, ainsi qu'une fantaisie sur *Martha*, jouée par la toute jeune Mlle Bellardon, dont le talent de pianiste promet.

M. A. Javid (élève du Conservatoire et d'Aymé Delyon) que nous n'avons encore applaudi que dans les salons, a surpris et charmé l'auditoire ; sa splendide voix de basse barytonnée nous a ravi dans la *Barque volée* qu'il a dû bisser. Il a dû bisser surtout le morceau final qui a été le bouquet de la fête ; cette création, œuvre de Mlle Félicia Couturier et de M. Jacques Vacher, est d'un effet puissant, bien propre à enlever l'auditoire. Par ce temps de productions débilés, des œuvres de cette trempe font époque.

MM. Brenod et Chiaramonte ont eu leur part d'applaudissements.

Dire que le bal s'est prolongé jusqu'à sept heures du matin, nous dispensera de tout commentaire sur le savoir-faire et la courtoisie des organisateurs.

ERUAL.

CONCOURS INTERNATIONAL DE COIFFURES DE DAMES
1^{er} Prix, médaille de vermeil, offert par le syndicat ouvriers : M. Guilhem Germain.

2^e Prix, médaille d'argent, offert par la commission du concours : M. Couillaudom.

Concours de l'Ecole professionnelle, direction, Casimir Champotier :

1^{er} Prix, médaille de vermeil, offert par le syndicat patron, non décerné.

2^e Prix, médaille de bronze, offert par M. Déchavaune : M. Tardivet.

Diplôme de professeur : M. Durand, rue Lanterne ; M. Jules Sauvage, ouvrier, maison Garcin-Arnol.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'un paquebot part pour le 17 février courant. Les lettres et colis doivent être adressés à M. le Directeur du service de santé du corps expéditionnaire du Tonkin, pour les malades.

Au lycée Condorcet, un professeur de philosophie interroge un élève, fils de M. X..., riche coullissier.

— Voyons, comment distinguez-vous une bonne action d'une mauvaise ?

— C'est bien simple ! Les bonnes actions... montent, et les mauvaises... baissent.

Nantes Lyrique.

UNION CHORALE

L'Union chorale donnait samedi, 2 février, à ses membres honoraires, son deuxième concert de l'année. Heureux, les membres honoraires de cette Société, car tout en entendant de la bonne musique, ils ont le plaisir, souvent renouvelé, de passer de bonnes et agréables soirées. Trois chœurs, la *Nuit*, la *Tombe et la Rose* et *Bonsoir*, ont été enlevés chaleureusement par l'Union chorale avec l'entrain et le talent qui en font une des premières Sociétés de notre ville. M. Callet, baryton, nous a chanté avec goût *Pauvres fous*. Bonne voix, M. Callet, nous espérons vous entendre plus souvent. Nous avons eu le plaisir d'applaudir M. Duquesne, du Théâtre-Royal du Parc de Bruxelles, dans *L'Epave* et autres monologues dits avec goût, art et talent. M. Ludovic Foucard, un comique inimitable qui nous a fait mourir de rire dans les *Médecins* et les *Chanteurs peints par eux-mêmes*. M. Ferdinand de Croze, grâce au talent qu'on lui connaît, nous a charmé avec le piano dans deux fantaisies de sa composition. M. C. F., ténor, nous a chanté d'une voix fine deux romances qui nous ont réellement fait plaisir. Le bouquet de la soirée a été pour Mlle Guillin, forte chanteuse, qui nous a enlevé d'une voix splendide les airs d'*Hamlet* et de *Charles VI*.

Ne terminons pas sans adresser nos félicitations à M. A. Convert, qui a bien voulu remplir le rôle si modeste de pianiste-accompagnateur. A minuit, chacun s'est retiré à regret, charmé, en se disant : Au prochain concert.

J. G.

CHIMÈRE

Il était tout de noir vêtu
Chapeau sous le bras, le front nu ;
Ses paroles aux lèvres restaient suspendues,
Bornant leur courtoisie aux convenances dues.

C'est qu'il était masculinement beau,
Je le voyais derrière le rideau.
A son passage, mon cœur en lambeau
Se déchirait. Sous son épais bandeau,
Mon âme était comme un tombeau.

Pourquoi cette étrange souffrance ?
Rien, mais rien, ne la provoquait !
Je ne sais, dans ma défaillance,
Une noire chimère alors se dessinait.

Que d'angoisses amassées en la même journée !
Tout mon sang bouillonnait et ma voix déchirée
A mon cœur bondissant échappait ma pensée.

Mais pourquoi m'entourer de ces noires idées,
Laisant les vents souffler, l'Océan murmurer.
A moi, beaux souvenirs ; à moi douces pensées.
Mon cœur est plein, je veux rêver.

NOVAT.

LA LUTTE

On a beau bien savoir, au loin, lancer la balle,
Cela ne suffit pas, l'eussiez-vous, d'un seul jet.
Fait sauter dans les airs de Paris jusqu'à Bâle,
Si l'on est distancé par un plus long trajet.

Tels on voit deux lutteurs au milieu d'une halle,
L'un des deux fléchit, tombe ; adieu gloire projets
Car l'autre, comme prix, décroche la timbale,
Sous les yeux du public qui les encourageait.

Aurait-on terrassé le tigre et la panthère,
De reptiles impurs, purgés toute la terre,
Détruit la tarantule, écrasé le scorpion.

Afin d'avoir le droit de se dire invincible,
Pour atteindre le but devant servir de cible,
Il faut sortir vainqueur d'un concours de Lyon !
Hippolyte LAROCHE.

ABSENCE

Le soleil de nos monts illuminait les crêtes,
Prêt à s'évanouir dans un couchant doré
Et les cloches du soir chantaient des airs de fêtes
Tout parlait à mon cœur, d'un doux rêve enivré.

Je ne pensais qu'à toi, sans souci des tempêtes,
Oubliant l'univers et du monde ignoré.
Un bonheur chaste et calme environnait nos têtes.
Hélas ! comme il fut court et comme il fut pleuré.

Ce même jour, un sort, à mes desirs contraire
M'exila, pour jamais, en ce lieu solitaire,
Où, de l'Océan, monte un sanglot éternel.

Où la brume s'étend, lourde, noire et glacée,
Où mon esprit troublé, promène sa pensée,
De l'abîme sinistre aux étoiles du ciel.

Constance M.

La Mort du Poète

La lune était brillante et sa lueur divine
Se découpait aux toits du hameau ténébreux.
Tout était pur au ciel ; au pied de la colline
Se dessinait en noir le clocher anguleux.
Dans ce calme profond, sur la verte bruyère,
Dansait une sylphide avec un feu follet.
Sous un berceau de fleurs, d'arbres et de fougère,
Le ruisseau murmurant roulait sur le galet.
J'errais dans le bosquet ; un vert tertre de mousse
Sur les rocs embaumés étendait son tapis.
J'étais seul... mais soudain une voix tendre et douce
S'exhala doucement du feuillage surpris,
Et les urnes des fleurs, où l'oiseau se balance,
Pour écouter ce chant, s'inclinaient en silence ;
Les ruisseaux transparents retinrent leur cristal,
Les gnômes souterrains désertèrent leur bal.

Il meurt ! il meurt celui qui célébrait nos charmes,
Hélas ! sa voix expire et son luth est glacé,
Ce luth, qui tant de fois se mouilla de nos larmes,
Sur qui de l'Eternel le souffle avait passé.
Souffle mélodieux, frisson de la nature,
Tu ne vibreras plus sous nos bois enchanteurs.
Pourquoi suis-je sitôt privé de tes douceurs ?
Le poète n'est plus ! J'ai vu creuser sa tombe ;
Dans les bras de la mort son sourire était doux.
Son front était penché comme un cœur qui succombe,
Et ses regards éteints semblaient venir à nous.
Ses blancs cheveux pendaient sur son épaule inerte,
La lyre s'échappait de sa main entr'ouverte ;
... Il meurt en souriant, amis, consolez-vous !
Mais qui prendra son luth ? qui voudra nous sourire
Désormais quel poète ira dans le vallon ?
Qui fera résonner les cordes de sa lyre ?
Sera-ce le Zéphyr, sera-ce l'Aquilon ?
— Passant, donne au mourant un regard pour ses charmes,
Une fleur à sa tombe, à son malheur des larmes,
Son luth te répondra par un lugubre adieu,
Le chant du rossignol montera seul à Dieu...

Ainsi disait la voix douce et mystérieuse,
Une senteur sauvage élevait ce doux bruit :
Soudain le jour montra sa clarté lumineuse,
Et la voix s'envola sur l'aile de la nuit.

SIATAC.

ÉLIANE

Roman psychologique dédié à Victor Hugo

Suite) — N° 39

- Votre beau-père, je le sais.
- Oui, et avec ?
- Vous avez un régiment pour escorte ?
- Vite, prenez peur, vous seriez puni, mais là, puni s'il s'en retournait !
- Je respire, au moins c'est un homme !
- Jette ta langue aux chats ! s'écria Jeanne brûlant de savoir le mystère.
- Ce n'est pas votre affaire, Jeanne, car c'est un savant.
- Eh bien ! une impertinente amie se permet de m'insulter dans mon chez-moi ? Mais enfin ?
- Une, deux, trois ! personne ne devine, il va repartir !
- Mon savant ! je veux mon savant ! cria Varinche fanatisé.
- Allez, reprit Elie, sur la route, dans la voiture aux stores tirés.
- Le jeune couple y vola. Paul, d'une main précipitée, ouvrit la portière.

— B... ! chez moi ! cria-t-il, enivré d'orgueil,
Pour Varinche, la visite de B... valait mille fois celle du premier potentat de la terre.

— Gémissiez sur mon escorte ! fit l'enfant d'un air fin.

— Oh ! merci, Madame ! merci. Monsieur faites-moi l'honneur de descendre ?

— Ça commence ! tonna l'irascible savant, histoires interminables, points d'exclamation ! prosternations, airs ahuris devant moi ! La paix ! hein ? sinon, je me rembarque, suivi d'Elie bien entendu !

— Soez gentil, mon ami, câlina sa préférée, ou gare ! je boudrai !

Il sauta par terre, prit dans son bras interminable la jolie tête de l'oiseau féminin et déposa sur le front timide un baiser sonore.

— A l'exemple de Méphisto, j'ai passé ma vie sans parents, sans amis, sans *fime*, comme on dit dans *Faust*. Orphelin sans famille, ma seule compagnie, ma seule adoration fut la science. Je me crois un vieil enduroi, inattaquable, sûr ! Voilà un affreux laideron, qui vient comme un hanneton se buter à moi, et m'ingurgiter la plus vive tendresse paternelle qui soit au monde !

Ce mot d'affreux laideron jurait si insolemment auprès de la fière beauté d'Elie que l'on se mit à rire autour d'elle. Jadis, l'étourdie, secouant sa tête exquise, eut crié sans embarras aucun : Laidron, ça ? Elle devenait femme, modeste par suite, donc très embarrassée des éloges de ce genre ; elle rougit beaucoup, entraîna Jeanne et disparut.

— Un vrai favori des dieux ! votre André ! murmura Paul à Ernest.

— Oui, elle est adorable ! confirma M. Delinge.

Les deux amies étaient arrivées sur le perron.

— Emmenez-moi dans ma chambre, je veux y secouer la cendre de mes guêtres !

— Toujours le même entrain ! admira madame Varinche.

— Moi !

Elle se rembrunit aussitôt. La société de Jean, ce bon camarade d'autrefois, lui rendait sa verve exubérante... Quoi ! elle désirait rester grave, sérieuse, si André avait assisté à cette arrivée... Sa joie allait s'évanouir ; par bonheur, elle se souvint d'une lettre de son mari : « N'ayez pas de crainte inutile, capable d'assombrir votre jeunesse ; j'aime votre franche gaieté. »

Elle avait réfléchi en cheminant ;

— Voilà votre appartement, Elie.

— Attendez, reprit celle-ci poursuivant son idée, je suis gaie toujours, seulement je voudrais bien n'être plus si folle.

— Alors, rassurez-vous, vous avez l'air d'une personne expansive, charmante, dont l'aspect général est fort réservé, l'air malgré cela d'une dame, en un mot, même d'une très grande dame.

Elle tournait autour d'Elie, dont le cœur battait à ces remarques.

— Oui, votre toilette, vos airs, votre démarche ne décèlent plus l'excentrique que vous étiez, si vous me pardonnez, bon Dieu ! Quelle fantaisie ! cette jolie Elie nous faisait ! C'est votre mari qui a fait cette cure unique ; l'aimez-vous ?

— Oui, c'est lui, je l'adore !

— Est-il difficile à comprendre ! quel caractère ?

— Doux, attentif, dévoué, sérieux, gai, patient, parfait !...

— Une merveille !

— Ne riez pas ; rien ici n'est exagéré, je vous l'assure.

— Je n'ose vous contredire ; cependant vous le trouvez parfait parce que vous l'aimez ; c'est pour tous et toutes l'éternelle histoire.

— Oh ! non ! non ! fit-elle vivement, vous avez raison, mais non point ici. Certes, je ne l'ai pas toujours aimé, eh bien ! je lui ai toujours obéi parce que, instinctivement, je subissais l'empire de son beau caractère. Une fois ou l'autre, j'espère, vous le pourrez juger. Pour vous, Jeanne, je vous trouve changée, sans pouvoir dire en quoi ?

— Je suis heureuse, voilà tout.

— Heureuse ?

— Heureuse, vraiment heureuse. L'histoire n'est pas longue, Désolée du masque d'indifférence de Paul, découragée pour jamais en croyant notre commune vie brisée sans remède, je tombais tout-à-coup malade, j'eus un délire qui vendit mes pensées ; mon mari fut pris de désespoir, ce que je saisis ; mon état empira et, pendant de longs jours, fut absolument désespéré. Mon imagination (à ce que dirent les docteurs), devenue maîtresse, dominait mes sentiments, ma volonté et me faisait traire mes plus intimes secrets.

Dans une de ces crises : — Adieu ! murmurais-je à Paul, n'aie point de regret, ma mort va te rendre la liberté ; tu retrouveras pour la science l'essor que ma présence entravait. Je meurs joyeuse de finir tes peines, adieu, vis tranquille, je te pardonne tout ; je ne regrette pas cette existence qui te fut à charge. Adieu, je te pardonne.

A ce que je sus ensuite, ces paroles lui furent un terrible enseignement, j'avais tiré brusquement le rideau qui lui voilait un abîme. Il tomba foudroyé, prit un accès de fièvre plus horrible que la mienne encore, voulut rester jour et nuit dans ma chambre ; morne, navré, il m'appelait, sanglotait, me disait : — Jeanne, reviens, je te rendrai heureuse, je t'en conjure, prends pitié de moi, me laisseras-tu, sans toi, seul, livré à d'épouvantables remords ?...

J'ai su ces choses par des récits ultérieurs. J'eus la seule conscience de m'éveiller en apercevant mon mari en proie à une souffrance trop visible, agenouillé à mon chevet ; au mouvement que je fis, il poussa un cri aigu... J'étais dans un brouillard... Un peu après, je perçus ces mots : Sauvez !... Deux ombres se dressèrent là, le docteur, sans doute, et Paul, éperdu, qui me dévorait de baisers. Une pluie d'eau tiède crépita sur mon front, sur mes joues, sur mes mains ; je fis un effort pour y échapper, une douleur perçante perfora mon crâne... encore le brouillard... Enfin, j'arrivai à voir distinctement. Paul se remit à genoux ; implora son pardon pour la vie qu'il m'avait faite et jura de me créer une existence riante. Il a tenu parole, nous nous occupons de science ensemble. Je suis sans un chagrin maintenant. J'ai ouvert un salon dans la capitale, ma belle, j'y réunis un tout Paris, un Paris complet. Lui a oublié l'astronomie comme sa première bavette... Me voilà fraîche, heureuse !

Elie, dans son langage expressif, lui témoigna comment elle partageait sa joie.

La présence de B... dans le ménage Varinche attirait une foule de savants ; cet intérieur était attrayant par le charme des conversations qui s'y tenaient. Elie y aurait séjourné ravie, sans le souvenir oppressant que sa délicate situation en face d'André lui faisait supporter.

Sans se plaindre de l'échange, quelquefois sa pensée remontait à son ancien amour ; elle se disait que son mari avait exagéré le tableau sombre d'une vie avec Mikita ; c'est vrai que celui-ci, s'il avait imité Varinche, eût fait fi de la renommée ; mais enfin, à l'instar de son collègue, il aurait pu s'adoucir et être heureux avec sa compagne ; elle se félicitait néanmoins d'être liée à un homme aimant et grand à la fois.

La jeune femme gagnait l'estime, l'adoration de chacun. Varinche, en particulier, loin de la craindre désormais comme compagne pour sa Jeanne, lui témoignait une amitié constante. Il l'emmenait souvent faire des courses éloignées, tandis que la maîtresse de la maison tenait tête aux visiteurs avec sa charmante et fine désinvolture. Les touristes s'étant égarés dans une des longues promenades du soir, ils grimpèrent pour s'orienter sur un tertre, et pendant que Varinche cherchait la direction à prendre, Elie se laissait jouir du coup-d'œil magnifique.

Quel est le nom de cette étoile ? demanda-t-elle soudain.

Le savant tressaillit, releva la tête ; il resta immobile, sa pensée, pendant de longues minutes, sembla perdue dans ces espaces incommensurables... Enfin, sa tête se courba avec effort ; il ferma les yeux, jeta ses deux mains sur son visage... L'enfant l'entendit sanglotter.

(A suivre.)

AYMÉ DELYON

NOTRE DEUXIÈME GRAND CONCOURS

1^{re} Section : **Poésie**. — Sujet libre, aucune limite d'imposée. Les manuscrits ou œuvres édités sont reçus.

2^e Section : **Prose**. — Mêmes conditions.

3^e Section : **Jeux d'esprit** quelconques.

Abonné ou non, on peut concourir à la fois dans les trois sections. Pour chacune des deux premières, le droit de concours est fixé à deux francs ; pour la troisième, à un franc. Les récompenses consisteront en un beau volume ou en abonnement, suivant le prix obtenu. L'un ou l'autre sera accompagné d'un diplôme. Les jeux d'esprit obtiendront un diplôme et seront publiés gratuitement.

Le Concours sera clos le 17 février. On accepte les pièces politiques et religieuses, mais couronnées ou non, elles ne sont pas imprimées au journal. Les autres, si l'auteur le désire, le sont aux conditions ordinaires de la collaboration.

Le 6 février, la foule n'a pas désempé aux portes du n° 50, rue de l'Hôtel-de-Ville où, en surplus du gracieux oasis que tout Lyon connaît, on y admirait une splendide couronne de fleurs naturelles, offerte par le Comité impérialiste lyonnais, et devant le représentant à l'inhumation de M. Rouher. Pour cet envoi, la maison J. Desbois sera notre seule ligne descriptive. Notons simplement que ce chef-d'œuvre ne mesurait rien moins de 1 m. 90 en diamètre, sur 90 cent. de haut. Le centre, un cycle des violettes de rigueur, était entouré de roses thé. Dire par quel secret, ces fleurs coupées restaient et sont arrivées intactes, à Paris, jusque sur le cercueil de l'ancien *vice-empereur*, dire ceci, n'est point de notre ressort. Nous affirmons ce que nous savons : c'est que le frais coloris se mariait admirablement aux mille teintes graduées des pétales fins et embaumés.

Cette même maison Desbois fut aussi l'écho des regrets pour les amis de Gambetta.

Tous les partis politiques choisissant la maison Desbois dans toutes leurs manifestations, nous arrêterons là notre éloge.

JEUX D'ESPRIT

CHARADE

Quand le matin, de ma fenêtre
Je vois le soleil se lever,
Il me semble voir apparaître
Phéon, dans mon un embrasé.

Alors courant les grands chemins
Je vais en chaque buisson creux,
Cueillir des fleurs tous les matins,
Toute enveloppée dans mon deux.

Lectrice, voulez-vous savoir
Quel est mon ton ?
Je puis vous dire, sans vous voir,
Bien sûr, c'est vous.

Emma P.

Solutions du numéro 59

Charades : CHÈVRE-FEUILLE. — MERVEILLE.

Acrostiche

Zinc
Irma
Gour
Zone
Alun
Gènes

Orv fils.

Ont deviné : J. Petiton. — Emma P. — Un abonné de la rue Molière.

TELÉPHONE

Les portraits graphologiques demandés à bientôt.
M. Marius C., à Saint-Just. — Lettre cette semaine.
Le bras droit du Z. g. Z. g. — Le tre bientôt.

J'instruis, je guide, je console.

M^{me} **BLANCHE DE NERVAL**

Célébrité italienne et égyptienne

Avenir certain par les cartes et les lignes de la main
Place des Terreaux, 9, au 5^{me}

LIQUEUR DES DAMES (Voir les annonces à la quatrième page).

AVIS AUX DAMES

Chaussures de haute nouveauté pour soirées, dans toutes les formes et tous les prix.

Bouts Gillettes, dernière nouveauté

Satia blanc, depuis 7 fr. 10. — Satin soie de toutes nuances, depuis 8 fr. 50 jusqu'aux chaussures les plus riches

A LA RENOMMÉE
44, place de la République, 44

PARDESSUS FANTAISIE

BIEN DOUBLÉS

à 25, 35, 48, 55

et 70 fr.

A LA BELLE FERMIERE
COMPLETS
Genre grands tailleurs
à 50 fr.
Rue de la République, 50, et rue Confort, 15, Lyon

EXTRAIT DU CATALOGUE

LIBRAIRIE LÉON VANIER
Paris, 19, Quai Saint-Michel, 19, Paris

POÉSIES

- Les Châtiments, par Victor HUGO. Joli petit volume in-32, broché..... 2 fr. »
Avec jolie reliure cuir de Russie..... 4 fr. »
Au Lion de Belfort, Poésie d'AL. FAGANDET, brochure ornée d'un dessin à la plume : Prix..... » fr. 60
Douay à Wissembourg, Poésie, d'AL. FAGANDET, brochure..... » fr. 50
Napoléo Épique, Poème épique, par A. VIGUIER. Deux volumes in-18, brochés..... 7 fr. »
Poésies d'un maître d'Ecole, par Jean BARROIS. Une plaquette in-18, brochée..... 1 fr. 25
Le Collier de Perles, par Ernestine CARREY. Poésies enfantines illustrées. Un joli volume in-18 broché..... 3 fr. »
Poésies Intimes, par DE LA ROCHEFOUCAULD. Un volume in-18..... 3 fr. »
Le Tailleur d'habit, Monologue en vers d'E. PINOT, brochure..... » fr. 50
Avril, Poésies d'AL. PIEDAGNEL, joli volume, impression de luxe avec une très belle eau forte de GIACOMELLI. Un volume in-18 broché sous parchemin (tiré à petit nombre)..... 5 fr. »
Les Gouailleuses, de Léo TRÉZENIK (Pierre Infernal), nouvelle édition avec couverture illustrée, par SAPEK. Un volume in-18, broché..... 1 fr. 50
Versiculets, par Alfred POUSSIN, précédés d'une préface de Jean RICHEPIN. Un joli petit vol..... 1 fr. 50
Contes, en vers très légers, de Marc BONNEFOY. Un beau vol. in-18..... 2 fr. »
Sous les Drapeaux, Poésie, de SAINT-EMAN. Un volume in-18, broché..... 3 fr. 50
Coups de Fouets, Poésies satiriques de SAINT-EMAN. Un volume in-18 broché..... 2 fr. »
Les Nouveaux horizons, Poésies, de Pierre SELSIS. Un beau volume in-18, impression de luxe..... 3 fr. 50

Envoi franco contre timbres-poste

Le Gérant : P.-M. PERRELLON

Lyon. — Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 28

